

✘ Le célèbre auteur des *Réprouvés*, cadet prussien qui racontera sa perception presque romantique de l'histoire des corps-francs d'après-guerre et du terrorisme des groupuscules nationalistes, a également publié en 1951 un livre fameux, *Le Questionnaire*, que Gallimard a la bonne idée de rééditer.

L'architecture générale du livre s'appuie sur les quelques 130 questions auxquelles les Américains demandèrent aux Allemands de répondre en 1945 afin d'organiser la dénazification du pays, mais en les détournant souvent et prenant à de nombreuses reprises le contre-pied des attentes des vainqueurs. A bien des égards, le livre est ainsi non seulement à contre-courant de la doxa habituelle, mais camoufle également bien des aspects d'une réalité que l'Allemagne de la fin des années 1940 refusait de reconnaître : « *Ma conscience devenue très sensible me fait craindre de participer à un acte capable, dans ces circonstances incontrôlables, de nuire sur l'ordre de puissances étrangères à un pays et à un peuple dont je suis irrévocablement* ». Certaines questions font l'objet de longs développements, mais presque systématiquement un humour grinçant y est présent, comme lorsqu'il s'agit simplement d'indiquer son lieu de naissance : « *Je découvre avec étonnement que, grâce à mon lieu de naissance (Kiel), je peux me considérer comme un homme nordique, et l'idée qu'en comparaison avec ma situation les New-Yorkais doivent passer pour des Méridionaux pleins de tempérament m'amuse beaucoup* ». Et à la même question, à propos des manifestations des SA dans la ville avant la prise du pouvoir par les nazis : « *Certes, la couleur de leurs uniformes était affreuse, mais on ne regarde pas l'habit d'un homme, on regarde son coeur. On ne savait pas au juste ce que ces gens-là voulaient. Du moins semblaient-ils le vouloir avec fermeté ... Ils avaient de l'élan, on était bien obligé de le reconnaître, et ils étaient merveilleusement organisés. Voilà ce qu'il nous fallait : élan et organisation* ». Au fil des pages, il revient à plusieurs reprises sur son attachement à la Prusse traditionnelle, retrace l'histoire de sa famille, développe ses relations compliquées avec les religions et les Eglises, évoque des liens avec de nombreuses personnes juives (dont sa femme), donne de longues précisions sur ses motivations à l'époque de l'assassinat de Rathenau, sur son procès ultérieur et sur son séjour en prison. Suivant le fil des questions posées, il détaille son éducation, son cursus scolaire, son engagement dans les mouvements subversifs « secrets », retrace ses activités professionnelles successives avec un détachement qui parfois peu surprendre mais correspond à l'humour un peu grinçant qui irrigue le texte, comme lorsqu'il parle de son éditeur et ami Rowohlt. Il revient bien sûr longuement sur les corps francs entre 1919 et 1923, sur l'impossibilité à laquelle il se heurte au début de la Seconde guerre mondiale pour faire accepter son engagement volontaire, tout en racontant qu'il avait obtenu en 1919 la plus haute de ses neuf décorations en ayant rapporté à son commandant... « *un pot de crème fraîche. Il avait tellement envie de manger un poulet à la crème !* ». Toujours ce côté décalé, ce deuxième degré que les Américains n'ont probablement pas compris. La première rencontre avec Hitler, le putsch de 1923, la place des élites bavaroises et leurs rapports avec l'armée de von Seeckt, la propagande électorale à la fin des années 1920, et après l'arrivée au pouvoir du NSDAP les actions (et les doutes) des associations d'anciens combattants et de la SA, sont autant de thèmes abordés au fil des pages, toujours en se présentant et en montrant la situation de l'époque avec détachement, presque éloignement, tout en étant semble-t-il hostile sur le fond et désabusé dans la forme. Les propos qu'il tient au sujet de la nuit des longs couteaux sont parfois étonnants, mais finalement « *dans ces circonstances, chaque acte est un crime, la seule chose qui nous reste est l'inaction. C'est en tout cas la seule attitude décente* ».

Ce n'est finalement qu'en 1944 qu'il lui est demandé de prêter serment au Führer dans le cadre de la montée en puissance du Volkssturm, mais « *l'homme qui me demandait le serment exigeait de moi que je défende la patrie. Mais je savais que ce même homme jugeait le peuple allemand indigne de survivre à sa défaite* ». Conclusion : défendre la patrie « *ne pouvait signifier autre chose que de la préserver de la destruction* ». Toujours les paradoxes. Dans la dernière partie, le comportement des Américains vainqueurs est souvent présenté de manière négative, évoque les difficultés quotidiennes dans son petit village de haute Bavière : une façon de presque renvoyer dos-à-dos imbécilité nazie et bêtise alliée... et donc de s'exonérer soi-même.

Au final, un livre qui doit être lu, car au-delà même de ce qu'il raconte de von Salomon et de l'entre-deux-guerres, il est également très éclairant sur la façon dont une partie non négligeable de la population allemande s'est en quelque sorte « auto-protégée » en 1945.

Gallimard, Paris, 2016, 920 pages. 18,50 euros.

Source : [Guerres & Conflits](#)